L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No 19 RUE DU CHAPITRE.

NOUVELLES-ORLÉANS.

MARDI MATIN, 19 NOVEMBRE.

Conséurrence Commerciale.

CHICAGO, RICHMOND, MONTRÉAL ET LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Toutes les villes américaines, les plus petites comme les plus grandes, veulent s'allier les unes avec les autres en industrie et en commerce et même en tout, mais c'est le commerce qui est préféré, parce que le commerce est la voie par laquelle une localité peut arriver le plus promptement à la prospérité et à la fortune. L'agriculture a bien son prix, principalement aux Etats-Unis, où les terres, vastes et riches, rendent au centuple les semences qu'on leur confie. Aussi, l'agriculture a-t-elle fait merveille en certains endroits comme ressource locale ; mais il paraît qu'elle ne suffit pas à l'ambition de toutes les communautés, et, de fait, les villes qui ont progressé par le commerce se sont développées infiniment plus vite que celles qui n'étaient soutenues que par les revenus agricoles. Nous pouvons citer comme preuve de ce que nous avançons le Sud tout entier où l'on ne trouve qu'une grande ville, la Nile-Orléans, bien que les productions du Sud, à l'abri de toute concurrence par leur nature, soient exceptionnellement recherchées et fassent besoin en tous lieux. Ce monopole agricole est surtout particulier à notre Etat qui, en sucre, ne peut fournir aux Etats-Unis le quart de leur consommation régulière, et qui, en coton, est toujours assuré d'avoir un prix courant sur tous les marchés du monde. Cependant, la Nile-Orléans, après plus d'un siècle d'agriculture tropicale en Louisiane, n'a encore atteint qu'à un chiffre comparativement mesquin de population, et ce chiffre, aujourd'hui, paraît stationnaire. Dans les autres Etats du Sud, la marche est encore plus lente ; il est même des villes qui diminuent au *lieu* de grandir, ce qui atteste l'impuissance de l'agriculture à créer, à elle seule, de vastes métropoles. Il faut donc chercher ailleurs des moyens de rivalité et de richesse, si tant est qu'une population ne puisse trouver le bien-être sans cela.

Mais, à tort ou à raison, c'est ainsi qu'on veut les choses aujourd'hui. Les produits restiment peu si les débouchés manquent pour les écouler, et par ce mot de débouchés, nous entendons deux conditions essentielles, les voies de communication et de transport et les marchés. On ne peut atteindre à ces dernières conditions sans avoir les premières, et les villes qui possèdent les voies de communication et de transport sont celles qui, aux Etats-Unis, attirent aux elles développements les plus rapides et les plus grands. Témoin New-York, témoin Chicago, témoin St. Louis, témoin San Francisco. Il est vrai que ces villes sont aussi manufacturières, mais elles doivent cet avantage au commerce qui appelle tous les jours dans leur sein une population active, laborieuse, stimulée principalement par l'amour du gain et l'espoir certain d'y arriver avec une persistance ordinaire et une application qu'on n'exige pas une capacité en dehors de l'ordre commun.

Tout le monde sait cela maintenant et il paraît qu'on commence à le comprendre en Virginie, la mère des Etats en politique, mais non en industrie et en commerce, car la Virginie a été lente à se mouvoir et à vouloir tirer parti de sa situation sur l'Océan Atlantique avec un des ports les plus grands des Etats-Unis du monde. Nous voyons dans nos dernières dépêches télégraphiques, qu'une délégation de deux représentants de la Virginie et de deux représentants de l'Iowa s'est rendue auprès du président Grant pour plaider la cause du Canal de Kanawha et de la rivière James, en faveur duquel ils demandent l'assistance du gouvernement. L'importance de cette entreprise dans l'intérêt du transport à bon marché des produits encombrants de l'Ouest sur la côté de l'Est, a été démontrée au Président et le sujet occupera probablement bientôt l'attention du Congrès.

Les Allemands n'ont rien d'hâtelais et de manière à en assurer le succès. Nous en somme charmé pour la Vieille Virginie, mais elle vient tard à l'œuvre et cela n'épuchera pas le gouvernement anglais de faire travailler à l'agrandissement du canal de Welland dans l'intérêt de la ville de Montréal qui, par le canal et le St-Laurent, offre une ligne plus courte et un plus économique moyen de transport entre l'Ouest et le grand marché de grains des Liverpool que tous les canaux et les chemins de fer des Etats-Unis.

Si l'élargissement du canal Welland a lieu, ce dont il ne faut pas douter, puisque le gouvernement anglais a déjà, par son endossement, accordé sa protection entreprise, et si, en outre, toutes les restrictions commerciales sont supprimées entre le Canada et l'Union américaine, ce qui demandent les populations des deux pays, il est clair que le transit de Milwaukee, Chicago et Toledo se fera par Montréal et le fleuve St-Laurent. En ce cas, ce deviendront les spéculations d'or fondées sur le canal de Kanawha ? Ces spéculations, hélas ! auront été des rêves.

Mais le canal de Welland lui-même ne serait pas destiné à jouir longtemps de sa fortune. Nous connaissons une route qui, sans comparaison, vaut mieux, et qui doit nécessairement, tôt ou tard, l'emporter quelque ligne que ce soit, c'est celle du Mississippi. Voilà un canal tout trouvé, tout creusé et tout alimenté et un canal qui traverse toute l'Union dans son centre, de l'extrême Nord à l'extrême Sud, sous septentrionaux au Golfe du Mexique.

Voilà la route la moins chère, et la plus confortable dans l'hiver, entre l'Ouest et le Nebraska, le Kansas, l'Illinois, le Missouri, le Michigan, l'Arkansas, le Texas et enfin entre les ports anglais et ceux et le Grand Ouest, l'Ouest sans fin.

Nous ne voulons pas faire intervenir ici des calculs le projet de canal dont nous avons parlé il y a quelques jours, et consisterait à ouvrir un courant du Mississippi, avant ses barres et dans leur voisinage, une sortie libre de toute obstruction.

Nous ne repossons pas le projet, il s'en faut, et nous l'acceptons d'emblée si l'on doit s'exécuter aux frais du trésor national, mais nous n'avons pas une foi pleine dans son succès d'opération.

Nous mettrons donc de côté toute considération aléatoire, et nous nous bornerons à faire valoir seulement ce que Dieu nous a donné.

Tout le monde sait cela maintenant et il paraît qu'on commence à le comprendre en Virginie, la mère des Etats en politique, mais non en industrie et en commerce, car la Virginie a été lente à se mouvoir et à vouloir tirer parti de sa situation sur l'Océan Atlantique avec un des ports les plus grands des Etats-Unis du monde. Nous voyons dans nos dernières dépêches télégraphiques, qu'une délégation de deux représentants de la Virginie et de deux représentants de l'Iowa s'est rendue auprès du président Grant pour plaider la cause du Canal de Kanawha et de la rivière James, en faveur duquel ils demandent l'assistance du gouvernement. L'importance de cette entreprise dans l'intérêt du transport à bon marché des produits encombrants de l'Ouest sur la côté de l'Est, a été démontrée au Président et le sujet occupera probablement bientôt l'attention du Congrès.

Les Allemands n'ont rien d'hâtelais et de manière à en assurer le succès. Nous en somme charmé pour la Vieille Virginie, mais elle vient tard à l'œuvre et cela n'épuchera pas le gouvernement anglais de faire travailler à l'agrandissement du canal de Welland dans l'intérêt de la ville de Montréal qui, par le canal et le St-Laurent, offre une ligne plus courte et un plus économique moyen de transport entre l'Ouest et le grand marché de grains des Liverpool que tous les canaux et les chemins de fer des Etats-Unis.

Si l'élargissement du canal Welland a lieu, ce dont il ne faut pas douter, puisque le gouvernement anglais a déjà, par son endossement, accordé sa protection entreprise, et si, en outre, toutes les restrictions commerciales sont supprimées entre le Canada et l'Union américaine, ce que demandent les populations des deux pays, il est clair que le transit de Milwaukee, Chicago et Toledo se fera par Montréal et le fleuve St-Laurent. En ce cas, ce deviendront les spéculations d'or fondées sur le canal de Kanawha ? Ces spéculations, hélas ! auront été des rêves.

Mais le canal de Welland lui-même ne serait pas destiné à jouir longtemps de sa fortune. Nous connaissons une route qui, sans comparaison, vaut mieux, et qui doit nécessairement, tôt ou tard, l'emporter quelque ligne que ce soit, c'est celle du Mississippi. Voilà un canal tout trouvé, tout creusé et tout alimenté et un canal qui traverse toute l'Union dans son centre, de l'extrême Nord à l'extrême Sud, sous septentrionaux au Golfe du Mexique.

Voilà la route la moins chère, et la plus confortable dans l'hiver, entre l'Ouest et le Nebraska, le Kansas, l'Illinois, le Missouri, le Michigan, l'Arkansas, le Texas et enfin entre les ports anglais et ceux et le Grand Ouest, l'Ouest sans fin.

Nous ne voulons pas faire intervenir ici des calculs le projet de canal dont nous avons parlé il y a quelques jours, et consisterait à ouvrir un courant du Mississippi, avant ses barres et dans leur voisinage, une sortie libre de toute obstruction.

Nous ne repossons pas le projet, il s'en faut, et nous l'acceptons d'emblée si l'on doit s'exécuter aux frais du trésor national, mais nous n'avons pas une foi pleine dans son succès d'opération.

Nous mettrons donc de côté toute considération aléatoire, et nous nous bornerons à faire valoir seulement ce que Dieu nous a donné.

Hyacinthe et Veuillot aux prises.

Nous avons raconté, en leur temps, les réflexions de M. Louis Veuillot sur le mariage du Père Hyacinthe. Ce dernier vient d'y répondre par la lettre suivante, que publie l'*Univers* :

Neuilly, le 25 octobre.

Monsieur,— Par principe, je ne lis pas votre journal, parce que je le regarde comme l'un des moins chrétiens qui soient au monde. On vient cependant de mettre sous mes yeux quelques-unes des injures et des calomnies, vieilles de près de quatre mois, que vous avez dévoyées sur mon compte au sujet mon mariage. Vous m'injuriez, de violence et de haine m'affligent sans doute comme chrétien, mais comme homme je n'y prends pas garde, j'allais presque dire que je m'en honore.

En tout cas, monsieur, je tiens à vous dire que je vous pardonne et que je vous aime.—Je ne suis pas de ceux qui pensent que vous jouez un rôle ; je ne vous crois pas hypocrite, mais fanatique, ce qui est bien différent et meilleur, ou plutôt moins mauvais, et ce qui mérite une pitié respectueuse à cause de la religion, dont le fanatisme est l'abus funeste mais sincère.

Je continuerai, quoique vous en disiez, monsieur, à célébrer la messe, comme l'ont fait les prêtres et les évêques mariés des premiers siècles, comme le font encore les prêtres mariés de l'Orient, et là, dans le mystère de l'Agneau immolé pour les péchés et pour la paix de tous, je demanderai à Dieu de montrer à votre âme égarée, mais croyante, l'étendue du mal que vous faites à l'Eglise en voulant la servir, et la perte de tant d'âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ dont vous aurez un jour à répondre. *Ira enim viri justitiam Dei non operatur.*

Croyez, monsieur, et frère en Jésus-Christ, à mes sentiments de charité très sincères et très dévoués.

HYACINTHE-LOYSON.

A quoi M. Louis Veuillot répond avec une aménité fraternelle :

"Que Dieu lui pardonne, je le veux bien. Ce n'est pas mon affaire. Mon affaire est de répandre sur lui les chlores et les vinaigres, et d'allumer autour de lui les fumigations qui peuvent le rendre moins dangereux, et pour être pardonné il ne suffit pas qu'il m'aime, il faut qu'il pleure. Il n'en prend pas encore le chemin."

M. Veuillot n'a qu'à attendre la fin de la lune de miel et il verra probablement son frère en égaré verser les pleurs qu'il réclame.

ELECTIONS MUNICIPALES A PARIS.—Nous lisons dans un journal du 30 octobre :

Les radicaux ont remporté hier un nouveau succès aux élections municipales du quartier des Halles.

Le candidat soutenu par les organes du parti radical, M. Lamouroux, pharmacien, a obtenu 2,827 voix contre 1,505 données à M. Poirel, candidat conservateur. Sur 3,156 électeurs inscrits, il y a eu 4,724 votants. 3,432 électeurs se sont abstenus. Les radicaux se rendent régulièrement au scrutin et les conservateurs étant trop souvent compris parmi les indifférents, le quartier des Halles se trouve représenté par un candidat radical, lorsque 4,300 électeurs au moins en auraient choisi un tout autre.

TOUJOURS LES MEMES.— En parlant de M. de Bismark, la *Revue des cours publics* rappelle un passage de Froissart, notre vieux chroniqueur.

Froissart, qui était le premier reporter de son temps, après avoir raconté la funeste bataille de Poitiers, continue ainsi :

Cette nuit il y eut grand foison de prisonniers, chevaliers et écuyers, qui se rançonnèrent et passer que onques gens fissent ; ils ne les contraignoient autrement, fors que ils leur demandoient sur leur foi combien ils pourroient payer, sans eux trop grever ; et les croient légèrement de ce qu'ils disoient. Et disoient aussi communément qu'ils ne vouloient mie chevaliers et écuyers rançonner si étroitement qu'ils ne se pussent bien chevir et gouverner du leur, et servir leurs seigneurs, selon leur état, et chevaucher par le pays pour avancer leurs corps et leur honneur.

" La coutume des Allemands n'est mie [illegible] ; et mettent en fers, en ceps et en [illegible] plus étroites prisons qu'ils peuvent, pour estordre plus grand'rançon."

—On écrit de Saint-Pétersbourg à la *Correspondance continentale* :

La colonie allemande de Saint-Pétersbourg est vivement désappointée de l'empressement avec lequel la population russe saisit toutes les occasions pour manifester ses sympathies pour la France et son antipathie pour l'Allemagne. On se rappelle peut-être que la cantatrice Mallinger, de Berlin, s'était engagée pour deux mois à l'Opéra-Italien de Saint-Pétersbourg ; mais dès la première soirée elle a fait un *fiasco* complet. Le public, sachant qu'elle était Allemande, a commencé à siffler avec une telle ténacité, que Mme Mallinger a dû finir par quitter la scène. Les Allemands qui assistaient à la représentation, ne pouvant s'extirper cet accueil imprévu, l'attribuaient à la différence de talent entre la nouvelle cantatrice et la Lucca, cantatrice-autrichienne, à laquelle elle venait de succéder.

Mais l'énigme s'est expliquée bientôt. Aussitôt l'apparition sur la scène des uniformes français, le même public a fait entendre des applaudissements tellement enthousiastes, que les nombreux Allemands venus à l'Opéra pour être témoins des succès de leur compatriote, ont brusquement quitté la salle, suivis des huées de la foule.

—Les journaux sont tout remplis aujourd'hui du souvenir de Théophile Gautier, — *Théo*, comme l'appelaient ses amis du romantisme. Voici un fait rapporté par le *Temps* et qui prouve que les plus grandes intelligences ne sont pas à l'abri de certaines faiblesses et de superstitions puériles :

Je ne sais pas s'il croyait au diable, mais ce qu'il y a de certain, c'est que le chiffre de treize à table lui causait un malaise visible. Un jour, dans un banquet littéraire donné chez un restaurateur bien connu de la rive gauche, un des convives s'avisa de masquer de parole. On était treize, le couvert du coupable venait d'être enlevé, le potage était servi ; Gautier, mis à la place d'honneur, ne pouvait décemment mettre son chapeau et s'enfuir. Il laissa passer le premier service sans desserrer les dents ; puis, n'y tenant plus, il finit par se soulager à l'avenu public de sa faiblesse. On s'en alla chercher le fils du restaurateur, un petit garçon de douze ans, qui naturellement se prêta de fort bonne grâce et d'excellent appétit à rompre le charme.

—Une anecdote assez originale sur l'évêque de Metz, mise en cours par le *Constitutionnel* :

Mgr Dupont des Loges, évêque de Metz, avait, depuis la conquête par les Prussiens, un factionnaire allemand placé à la porte de son palais épiscopal. Plusieurs fois, il avait écrit à la commandanterie pour prier qu'on le lui enlevât, déclarant qu'il n'avait point besoin d'être gardé, et ne comprendre combien il [illegible] de rencontrer à sa porte [illegible] Jusqu'ici on n'avait tenu aucun compte de ces observations, et la sentinelle montait toujours la garde devant le palais.

Dernièrement, l'évêque fait atteler, puis il descend en grand costume ecclésiastique, et invite la sentinelle allemande à monter avec lui dans son carrosse.

Le soldat n'ose résister et s'installe à côté de l'évêque, qui se fait conduire à l'hôtel du gouverneur. Là, il dépose le soldat dans la cour, puis il monte chez le gouverneur, qui le reçoit immédiatement et s'informe du motif de sa visite.

—Monsieur le gouverneur, répond le prélat, je viens de ramener moi-même à votre hôtel le factionnaire que vous persistez à m'imposer. Je dois vous prévenir que s'il est remplacé cette fois encore, je me réfugierai chez un curé quelconque de mon diocèse, à moins que vous ne préfériez que je me regarde comme prisonnier dans mon palais.

Le gouverneur, devant cette ferme volonté, décida qu'on ne placerait plus de sentinelle chez l'évêque.

UN FOU.—Vers six heures du soir, l'attention des passants était attirée, rue Conti, par un jeune homme qui, dans la plus simple costume, se promenait sur la crête du toit d'une maison de six étages, se livrant à des démonstrations qui dénotaient la plus complète insanité d'esprit.

Pour l'arracher du péril, des agents montèrent, non sans danger, jusqu'au bord du toit ; mais il leur était impossible d'aller plus loin sans courir une mort inévitable.

Ils parlementèrent avec le fou et lui demandèrent ce qu'il voulait.

—Au ciel, répondit-il, c'est la vierge qui m'a fait signe d'aller à elle ; mais je ne connais pas le chemin et la route est étroite.

Ce fut en vain que l'on voulut lui persuader de revenir.

Une inspiration vint alors à la demoiselle Marie C....., ouvrière en châles, occupant une mansarde qui prend jour sur le toit.

Elle se hissa sur la table et sortit à moitié par la fenêtre à tabatière :

—Jeune homme, lui dit-elle, je suis Marie et je l'ordonne de venir par ici.

Le fou la prit pour la Vierge et obéit, de sorte qu'on put s'emparer aisément de lui.

Il résulte des constatations, que ce jeune homme a le cerveau troublé par des chagrins d'amour. Des mesures ont été prises, de concert avec sa famille, pour le faire admettre dans une maison de santé.

EXPÉDITION AUTRICHIENNE AU POLE NORD.

Nous extrayons d'une lettre du lieutenant de vaisseau Foyer, que vient de publier la *Gazette de Trieste*, des renseignements qui nous donnent lieu de croire, sinon au complet insuccès de l'expédition austro-hongroise au pôle nord, du moins à des comptes et à des [illegible] dignes de regrets.

Ces nouvelles en forme de journal, datées du 18 août, portent le timbre de Tromsoë (Norvège) le 28 septembre.

Partie de Tromsoë le 14 juillet, l'expédition, c'est-à-dire beaucoup plus loin qu'elles n'ont l'habitude de descendre. Malgré cela, les latéroïdes navigaient ont continué leur route, non sans péril, puisque qu'ils étaient souvent entre deux [illegible] de glace, tantôt épaisses, le cap Nassau, l'ultima Thule des régions connues. (C'est de ce point que est datée la lettre du lieutenant Foyer.) Il ne doute avoir devant lui un groupe d'îles basses, désolées et sur lesquelles gît encore la neige de l'année dernière.

En résumé, le temps qu'avaient été [illegible] des plus favorables, la température s'est élevée au-dessus de zéro et de violentes tempêtes en sont sortir. Bien que les voyageurs se voient contraints d'hiverner à la Nouvelle-Zemble et non [illegible] [illegible] [illegible]